

Sonderdruck aus:

Colloquium Helveticum

Cahiers suisses de littérature générale et comparée

Schweizer Hefte für Allgemeine
und Vergleichende Literaturwissenschaft

Quaderni svizzeri di letteratura generale e comparata

Swiss Review of General and Comparative Literature

47/2018

Raum und Narration

Espace et Narration

Space and Narration

herausgegeben von

Edith Anna Kunz und Joëlle Légeret

AISTHESIS VERLAG

Bielefeld 2018

Rezensionen – Comptes rendus – Reviews

Fractales du monde – Chemins à travers les littératures du monde Corinne Fournier Kiss (Université de Berne)

Ottmar Ette, *WeltFraktale – Wege durch die Literaturen der Welt*, Stuttgart, J. B. Metzler Verlag, 2017, 392 pages.

« Chemin : bande de terre sur laquelle on marche à pied. La route se distingue du chemin non seulement parce qu'on la parcourt en voiture, mais en ce qu'elle est une simple ligne reliant un point à un autre. La route n'a par elle-même aucun sens ; seuls en ont les deux points qu'elle relie. Le chemin est un hommage à l'espace. Chaque tronçon du chemin est en lui-même doté d'un sens. » (Milan Kundera, *L'Immortalité*)

Dans ce nouvel ouvrage comme dans les précédents, le romaniste allemand Ottmar Ette opte pour une vision résolument optimiste de la globalisation : il propose de l'appréhender comme une chance, comme une promesse active d'enrichissement plutôt que comme un appauvrissement ou une perversion évolutive fatale. Car si les quatre phases successives de globalisation accélérée traversées par l'humanité depuis la découverte du Nouveau Monde ont parfois pu faire redouter le pire, à savoir une progressive homogénéisation du monde, la réalité n'a pas confirmé ces craintes ; les sociétés, de par leurs contacts de plus en plus multiples, vivants et mouvants les unes avec les autres, ne cessent au contraire de se complexifier et de développer des logiques plurielles en constante évolution et transformation.

Encore faut-il être à même de gérer et de tirer profit de cette complexification croissante et de cette labilité troublante. C'est là que selon Ette, la littérature a un rôle de première importance à jouer : n'ayant pas attendu l'apparition des phénomènes de globalisation accélérée pour convoquer plusieurs logiques, elle s'avère par là même susceptible de proposer et de léguer tout un bagage de réponses possibles aux défis posés par la mondialisation. La littérature, définie par le critique comme une véritable école pour apprendre à penser de manière plurilogique et comme un laboratoire expérimental produisant des formes et des normes oubliées, présentes ou encore à venir, est ainsi dépositaire d'un gigantesque savoir lié à la vie : d'un savoir sur la vie (*LebensWissen*), sur la survie (*ÜberlebensWissen*), ou encore sur un vivre-ensemble (*ZusammenLebensWissen*) qui culmine dans la « convivence » (*Konvivenz*¹). En un mot, la littérature est un moyen essentiel pour faire vivre

1 Comme ce terme est en allemand un néologisme (dérivé du latin « convivere ») ne correspondant pas tout à fait au terme français de « convivialité », pour lequel l'allemand a d'ailleurs un équivalent (« Gastfreundschaft »), je conserve également ce néologisme en français. Pour plus d'informations sur toutes les connotations sémantiques impliquées par ce terme, cf. Ottmar Ette, *Konvivenz. Literatur und Leben nach dem Paradies*, Berlin, Kadmos, 2012.

(*LebensMittel*) et elle compte parmi les vivres (*Lebensmittel*) essentiels à l'alimentation de l'homme de la quatrième phase de globalisation accélérée.

Pour que cette richesse et ce savoir puissent être convenablement révélés, la littérature, certes, nécessite une approche nouvelle : une approche « transaériale »² attentive à tous les mouvements qui traversent les textes (mouvements entre les disciplines, les langues, les espaces, les temps, les lieux et les déplacements) et qui sensibilise par là même à tous les changements de perspective, à tous les échanges et à tous les processus de transformations réciproques.

Comme le montre la première partie de l'ouvrage, intitulée « Théorie – Sur le chemin d'une philologie des littératures du monde », cette compréhension de la littérature comme étant dotée d'une valeur épistémologique et développant des logiques plurielles, demande un renouvellement de la terminologie de la philologie et l'évacuation d'un certain nombre de concepts dûment établis pour classer et définir les littératures. C'est ainsi qu'en dépit de la circulation, des liens et des échanges devenus désormais évidents entre les différents pays et cultures du monde, on continue souvent à penser la littérature comme étant une somme de littératures nationales, constituée de textes canoniques ayant une origine géographique bien déterminée. Les termes toujours en vogue de « littérature nationale », de *Weltliteratur* (cf. Goethe), de *World Literature* (cf. Damrosch), de littérature mondiale ou de littérature-monde (cf. le Manifeste *Pour une littérature monde en français* de 2007) en témoignent. Malgré les prétentions de leurs utilisateurs à libérer toute littérature de son pacte exclusif avec une nation, un examen attentif de leurs présupposés théoriques montre qu'ils impliquent tous une conception hiérarchisée de la littérature, traversée de structures de pouvoir (il existe de « grandes » littératures, qui donnent le ton, et des littératures « mineures », qui s'y soumettent), et gouvernée par une logique unique, qui est la logique de l'Europe (et souvent même tout simplement celle de Paris).

Ette propose de remplacer tous ces concepts désignant une littérature au singulier par une expression mettant en évidence la pluralité du phénomène littéraire appréhendé dans sa transaériarité : *Die Literaturen der Welt*, « Les littératures du monde ». Et le sous-titre de son ouvrage en dit même plus : *Wege durch die Literaturen der Welt*, « Chemins à travers les littératures du monde », pour bien signifier qu'il n'y va pas d'une prise en considération statique des textes, mais que le processus du cheminement, du déplacement, du mouvement entre les textes a toute son importance pour l'étude des littératures du monde.

Cette conception de la littérature comme n'existant qu'au pluriel est accompagnée, on l'a compris d'emblée, de toute une série de néologismes : *TransArea*, *LebensWissen*, *ÜberlebensWissen*, *ZusammenLebensWissen*, *Kon-*

2 Pour plus de précisions sur cette approche, cf. Ottmar Ette, *TransArea. Eine literarische Globalisierungsgeschichte*, Berlin, De Gruyter, 2012.

vivenz. Si tous ces termes figurent en bonne et due place dans les titres des précédents ouvrages d'Ette, ici, c'est le terme de « fractale » qui reçoit la place d'honneur. Ce néologisme, non créé quant à lui par Ette, mais par le mathématicien Benoît Mandelbrot en 1974, est dérivé du latin *fractus*, signifiant irrégulier ou fragmenté ; il est utilisé pour désigner des motifs et des objets de la nature qui, d'une part, présentent un degré si différencié de complexité qu'ils ne peuvent être décrits par la géométrie euclidienne, et qui, d'autre part, possèdent une structure invariante en fonction de l'échelle (structure gigogne). Ce terme reçoit cependant un éclairage nouveau sous la plume d'Ette, car celui-ci, outre qu'il est le premier à l'appliquer à l'étude des littératures, le nourrit de traits sémantiques empruntés à d'autres expressions déjà présentes dans la critique littéraire et artistique : ainsi en est-il de la *figura* d'Auerbach (selon lequel, dans *Mimésis*, certains événements doivent être lus à deux niveaux : dans leur signification directe et apparente au moment où ils sont décrits, mais aussi, pour les générations suivantes, dans leur rôle prospectif de préfiguration des événements se produisant à leur époque) ; ainsi en est-il également du « modèle réduit » de Lévi-Strauss (pour lequel, dans *La pensée sauvage*, la miniaturisation artistique, tout en évacuant certaines dimensions de l'objet et en lui faisant ainsi subir quelques permutations, exerce une grande fascination sur le public du fait qu'elle lui permet d'appréhender l'objet dans sa complexité en un seul instant) ; et ainsi en est-il encore de la « mise en abyme » de Gide. Dans ce contexte, qualifier les littératures du monde de *WeltFraktale*, de fractales du monde, c'est dire que tout ce qui échappe aux formalisations d'une logique unique (l'euclidienne respectivement l'occidentale), tout ce qui fait fracture, brèche ou discontinuité en elles peut fonctionner comme un modèle réduit ou une *figura* des phénomènes complexes présentés par les différentes phases de globalisation accélérée dans le monde. Comme le dit Ette, les littératures du monde ne sont pas des représentations de la réalité brute, mais des représentations de réalités vécues, imaginées, inventées, éprouvées ou susceptibles d'être éprouvées, et livrées à partir d'un monde qui ne se laisse plus penser seulement depuis l'Europe.

Là où le polylogisme et les fractales de la littérature se manifestent le mieux, c'est sans doute dans la représentation des paysages, qui peuvent être souvent interprétés comme des *Landschaften der Theorie*, des « paysages de la théorie ». Dans la deuxième partie de l'ouvrage, qui porte le titre de « Vecteurs – Potentiels politiques et critiques d'une philologie relationnelle », Ette consacre de nombreuses pages aux paysages des tropiques qui ont été décrits par les voyageurs dans la deuxième phase de globalisation accélérée – à un moment donc où les voyages d'exploration laissent place aux expéditions scientifiques. L'analyse de passages tirés des *Considérations d'un voyage autour du monde 1803-1807* (*Bemerkungen auf einer Reise um die Welt in den Jahren 1803 bis 1807*, publié en 1812) de Georg Heinrich von Langsdorff ou des *Vues des Cordillères, et monumens des peuples indigènes*

de l'Amérique (1810-1813) d'Alexander von Humboldt souligne la vectoricité de ces paysages qui oscillent sans cesse entre l'exubérance et le danger, le plein (*Fülle*) et le piège (*Falle*), et qui s'ouvrent sur des paysages européens en tissant ainsi avec eux des liens transaréaux. Si ces textes s'inscrivent dans la « révolution heureuse », à savoir à une époque où la mise en place d'une circulation du savoir autorise l'appréciation d'autres esthétiques que celle de Rome ou de la Grèce et d'autres manières d'être que celles de l'Europe, ils permettent surtout, de par leur plurilogisme, de mettre un point final aux débats de Berlin du XVIII^e siècle – ayant opposés, d'une part, les discours du philosophe Corneille de Pauw, représentant acharné de la thèse de l'infériorité du Nouveau Monde situé selon lui entièrement du côté du manque et de la nature, alors que l'Europe serait placée sous le signe du « plein » et de la culture ; et, d'autre part, les contre-discours du moine Antoine-Joseph Pernety, guère plus objectifs puisqu'ils se contentent de renverser le négatif en positif tout en restant dans la logique d'une dualité inconciliable entre le bon et le mal, le sauvage et le civilisé, la nature et la culture.

Si l'opposition entre nature et culture met du temps à être théoriquement remise en question dans la pensée occidentale (il faut attendre des Descola et des Latour), dans les littératures du monde, leur rapport a toujours été décrit différemment que sur le mode exclusif du « soit l'un, soit l'autre ». Les textes de Langsdorff et de Humboldt, mais bien d'autres analysés par Ette dans cette deuxième partie, contiennent le « secret d'une autre écologie » qui estompe, voire fait disparaître les frontières entre l'humain, l'animal, le végétal et le minéral, et suggèrent la possibilité d'une convivence multilogique entre les règnes. Dans le même ordre d'idées, si aujourd'hui encore, les catastrophes climatiques sont systématiquement naturalisées dans les discours politiques dans le but de déresponsabiliser les auteurs de négligences ou d'agressions injustes envers autrui, les textes littéraires, par contre – et Ette analyse en particulier longuement *Chita : un souvenir de l'île dernière* (*Chita : A memory of Last Island*, 1886) de Lafcadio Hearn et *Catastrophes naturelles* (*Catástrofes naturales*, 1997) de Anna Kazumi Stahl –, savent suggérer que ces catastrophes sont avant tout des catastrophes culturelles provoquées par l'échec de la convivence entre les êtres et leur environnement.

À condition de les développer comme modèles de compréhension du monde, tous ces paysages vus, éprouvés, découverts, imaginés et pensés de manière transaréale et transculturelle par des voyageurs, des philosophes et des écrivains, peuvent être lus comme des paysages de la théorie.

Les Caraïbes, Ette l'a montré ailleurs à de nombreuses reprises³, sont particulièrement propices à produire des paysages de la théorie et à fonctionner comme des laboratoires de la globalisation. Comme les Amériques,

3 Cf. par exemple Ottmar Ette, *ZwischenWeltenSchreiben. Literaturen ohne festen Wohnsitz*, Berlin, Kadmos, 2005 (en particulier le chapitre 4).

mais de manière plus flagrante encore, elles ont été dès leur découverte des espaces ne pouvant être compris qu'à travers le mouvement : mouvements des décimations, des migrations et des déportations, mais aussi mouvements des croisements culturels, ethniques et linguistiques. Outre cela, la structure insulaire des Caraïbes, au même titre d'ailleurs que de tous les archipels, produit un champ de tensions perpétuelles entre le continu et le discontinu, le conjoint et le disjoint, le panoramique et le fractal, et force par là même son appréhension en fonction de plusieurs logiques : chaque île est close sur elle-même, possède sa logique propre et apparaît ainsi comme une île-monde (*Insel-welt*) ; dans ses liens multiples avec l'ensemble de l'archipel et le reste du monde, cependant, elle fait aussi partie du monde des îles (*Inselwelt*) et du Tout-Monde. Si ce schéma fonctionne peu ou prou pour tous les archipels, la troisième partie de l'ouvrage intitulée « Archipels I – Occidents-Orientés » et essentiellement consacrée à la pensée archipélique de Roland Barthes, montre à quel point celui-ci affûte cette perception des îles, notamment dans son texte *En Grèce* (1944) : « En Grèce, il y a tant d'îles qu'on ne sait si chacune est le centre ou le bord d'un archipel. C'est aussi le pays des îles voyageuses : on croit retrouver plus loin celle qu'on vient de quitter ». Tout est traversé par le mouvement : non seulement le voyageur, dont la position et les moments traditionnels du récit de voyage (partir/voyager/arriver/res-ter) sont indéterminables, mais les îles elles-mêmes circulent, devenant par là même impossibles à cartographier. La spécificité du paysage archipélique barthien, véritable « mobile artistique », comme le définit Ette, est que le modèle de pensée et d'écriture qu'il incarne ne renvoie pas seulement au contenu du texte, mais aussi à sa structure : fidèle avant la lettre au structuraliste invétéré qu'il va devenir, Barthes invite à lire son texte dans un mouvement autoréflexif. Il fait faire au texte ce qu'il dit, mime de par son écriture archipélique le contenu archipélique du texte : les îles-mondes et le monde des îles deviennent aussi îles-textes, micro-textes flottant sur les pages du livre et pouvant se parcourir dans un ordre indifférent.

Si le « plaisir du texte » barthien réside dans sa résistance à la perspective unique et dans sa tentative de se déposséder de la rationalité de l'Occident, ici comme dans d'autres textes examinés par Ette, cela se manifeste non seulement au niveau des configurations polylogiques de ses paysages de la théorie, qu'ils soient visuels ou sonores⁴, mais également au niveau de la phrase, de l'écriture et de la structure du texte.

Que les littératures du monde puissent être définies comme des fractales du monde globalisé de par les descriptions topographiques qu'elles recèlent et qui se révèlent, à qui sait les lire, comme de véritables microcosmes d'un vivre-ensemble de plusieurs logiques, ainsi sont-elles également des fractales

⁴ Cf. le paysage sonore donné par Barthes de Tanger dans *Le Plaisir du texte*, et qu'Ette lit comme une fractale des multiples voix, langues et musiques du monde.

de par le savoir fondamental qu'elles libèrent eu égard à l'individu – savoir toujours au-delà ou en deçà des connaissances scientifiques mais qui, invariablement, s'érige contre leur autorité monologique. Si dans les mouvements qui traversent les paysages se lisent des lieux sous les lieux et des cultures sous les cultures, dans les mouvements qui animent la vie des individus se lisent des émotions sous les « motions » qui, elles aussi, peuvent témoigner au niveau individuel d'une quête de nouvelles possibilités de vie, de survie et de vivre-ensemble.

Dans la quatrième partie, intitulée « Espaces-temps : le savoir sur la vie des *Littératures du monde* », Ette accorde toute son attention à une émotion ou à une source d'émotions particulière, celle de l'inquiétude. Comment ce sentiment peut-il être tantôt à l'origine d'un épuisement vital chez les uns, comme le montre *Le Paradis – un peu plus loin* (*El Paraíso en la otra esquina*, 2003) de Mario Vargas Llosa à travers les vies romancées de la féministe écrivaine Flora Tristan et de son petit-fils le peintre Paul Gauguin, tantôt au contraire fonctionner comme un élixir de vie pour les autres, tel pour Alexander von Humboldt, qui reconnaît dans ses *Confessions* que son inquiétude fondamentale est à l'origine d'une très grande assiduité au travail sans que sa santé n'en ait jamais souffert, bien au contraire ?

L'examen d'un dérivé de l'*Unruhe* (traduction en allemand du mot « inquiétude »), à savoir de l'*Unruh*, le balancier de la montre, permet au théoricien allemand de donner une assise étymologique à ce qu'expriment les textes littéraires⁵ : c'est parce que Humboldt a su canaliser dans une direction déterminée ses mouvements d'inquiétude (*Unruhe*) et les intégrer dans une mécanique régulière de balancier (*Unruh*), que ceux-ci ont pu être transformés en une force motrice créatrice de vie, condition aussi bien de son incroyable longévité que de son écriture et de sa pensée transaréale et transdisciplinaire ; c'est parce que Flora Tristan et Gauguin, tels du moins qu'ils sont représentés par Vargas Llosa, n'ont pas su « prendre soin » de leur inquiétude et la contrôler, qu'ils ont été conduits à des à-coups de créativité destructrice fatals pour leur vie. C'est par ailleurs également ce que dit Balzac à sa façon dans son roman fantastique *La Peau de chagrin* (1831) : les connaissances scientifiques sont impuissantes à expliquer le savoir sur la vie contenu dans le fameux talisman de Raphaël, et toutes les tentatives de celui-ci de maîtriser son inquiétude fondamentale par le recours aux disciplines confirmées du savoir dans l'espoir que la peau lui livre son secret et lui rende la vie qui lui échappe, sont vaines. L'agitation de l'inquiétude, indéniablement portée par le désir de développer des stratégies de survie dans un monde en accélération, ne peut trouver son équilibre que dans le mouvement

5 On ne peut s'empêcher de voir le bien-fondé de cette analyse pour un livre des littératures du monde non cité par Ette, à savoir *O Livro do desassossego* de Fernando Pessoa, traduit en allemand par *Das Buch der Unruhe*.

de logiques multiples – que le roman de Balzac représente ici en jouant et rejouant sans cesse avec la combinatoire des axes du vouloir, du pouvoir et du savoir.

Enfin, dans la cinquième et dernière partie de l'ouvrage, intitulée « Archipel II – Amérique(s) transaréale(s) », Ette travaille sur des textes théoriques hispano-américains du modernisme et de la postmodernité particulièrement féconds pour relever le défi de la globalisation, car ils fournissent des concepts et des métaphores de plus en plus précis pour penser celle-ci en termes de « vivre ensemble dans la paix et la différence » plutôt qu'en termes de déculturation ou d'assimilation.

C'est ainsi que José Martí, l'un des trois fondateurs du modernisme hispano-américain, pressent déjà, dans son essai *Notre Amérique (Nuestra América)*, 1891), la mainmise prochaine de l'Amérique du Nord sur l'Amérique du Sud : il invite par conséquent tous les peuples du Sud à prendre conscience de leurs racines communes et à offrir ainsi un « tronc commun » aux « greffages » futurs inévitables. Ce tronc commun est dans les faits lui-même pluriel, puisqu'il est le résultat de divers « métissages » avec les colonisateurs européens – mais ces métissages sont désormais inhérents à l'Amérique latine, comme le montre Martí dans le *Manifeste de Montecristi (Manifiesto de Montecristi)*, 1895) rédigé avec Máximo Gómez pour militer en faveur de l'indépendance de Cuba : ce texte se veut en effet à la fois une déclaration de guerre aux Espagnols et une invite à faire rapidement la paix afin que les métissages ethniques et culturels entre les différents peuples puissent se poursuivre.

Ces métaphores de l'enracinement (greffage sur un tronc commun) et de la fusion (métissage), certes, ne traduisent pas encore la complexité des développements du « vivre-ensemble » de l'Amérique latine, et il faudra attendre Fernando Ortiz et son ouvrage *Contrepoin cubain : le tabac et le sucre (Contrapunteo cubano del tabaco y el azúcar)*, 1940) pour les affiner. Si le concept-clé d'Ortiz, celui de *transculturación*, est absolument révolutionnaire en ce qu'il révèle que l'histoire des cultures gagne à être comprise comme une histoire des mouvements plutôt que des espaces, il porte néanmoins encore trace de l'idée de racines ; par suite, on comprend qu'Ortiz affine ce concept en l'accompagnant d'autres métaphores vectorielles – notamment de celle, d'une violence inouïe, de la catastrophe météorologique rendue par l'expression d'« oiseaux migrateurs » pris dans un « ouragan de cultures », et de celle, suggérant déjà la paix dans la différence et empruntée à la gastronomie, de « potée » (*ajíaco*) : dans la potée, les différents ingrédients ne se fondent pas les uns dans les autres, mais se lient les uns aux autres.

Si les théoriciens de la culture hispano-américains de la fin du XIX^e siècle et du XX^e siècle ont marqué des étapes importantes dans la conceptualisation de la convivence et dans l'appréhension de dynamiques transaréales, l'Amérique latine les avait cependant déjà mises en scène dans des écrits sans prétentions théoriques, mais qui n'en ont pas moins fait naître des paysages de

la théorie extrêmement mobiles : c'est le cas par exemple des *Commentaires royaux* (*Comentarios reales*, 1609) de Garcilaso de la Vega el Inca. L'auteur, en ne cessant de se mouvoir entre les sources d'informations les plus multiples, allant de ce qu'il a vu à ce qu'il a lu en passant par ce qu'il entendu, nous fournit une vision polylogique et polyphonique d'une réalité historique.

En évoquant *Mimésis* d'Auerbach, Ottmar Ette définit cet ouvrage comme étant une « randonnée » à travers les siècles, les cultures et les langues (*eine Wanderung [...] quer durch die Jahrhunderte, durch die Kulturen und durch die Sprachen*). Cette qualification pourrait également s'appliquer à ses propres écrits théoriques, et en particulier à *WeltFraktale* : les textes ici analysés et mis en dialogue sont empruntés à des anthropologues, des théoriciens de la culture, des critiques littéraires et des écrivains issus des aires linguistiques et spatio-temporelles les plus diverses.

En tant que maître dans le repérage de structures fractales, de modes de pensée archipélique et de mouvements relationnels, Ette en vient lui-même à reproduire dans la forme de son écriture les procédés littéraires dont il sait si bien parler : chacune des parties de *WeltFraktale*, et également chacun de ses livres, se présentent comme des îles-mondes, des mondes critiques se suffisant à eux-mêmes et faisant sens par eux-mêmes ; mais chacune des parties de *WeltFraktale* et chacun de ses livres apparaissent aussi, en même temps, comme des mondes d'îles qui acquièrent un sens plus dense lorsqu'ils sont mis en perspective et en relation avec les autres parties du livre, respectivement avec tous ses autres livres. Car la pensée d'Ottmar Ette forme système : un système traversé par de multiples chemins, sans cesse fréquentés mais toujours en passe d'être déviés ou reconstruits « un peu plus loin », *en la otra esquina* – un système nomadique et polylogique, s'il en est...